

# Littératures

## LA GUERRE D'ESPAGNE EN HÉRITAGE

*Entre mémoire et oubli*  
(de 1975 à nos jours)

Études réunies par Danielle Corrado  
et Viviane Alary



AMBASSADE  
D'ESPAGNE  
OFFICE CULTUREL



ESPAÑA  
ACCIÓN  
CULTURAL  
EXTERIOR

*Clermont-Ferrand 2007*

Université Blaise-Pascal

# *Madera de héroe* de Miguel Delibes : un roman de formation sur fond de Guerre Civile

Thomas STAUDER

## Introduction

Miguel Delibes, né en 1920, passa son enfance au sein d'une famille catholique et conservatrice, mais qui dans les années trente savait tenir ses distances à l'égard de l'idéologie de la « falange », cette espèce de fascisme à l'espagnole<sup>1</sup>. Dans sa jeunesse il était un adolescent plutôt apolitique, qui n'était jamais plus qu'un spectateur des conflits sociaux de la Deuxième République, en évitant d'y prendre part personnellement<sup>2</sup>. Delibes pouvait observer l'éclatement de la Guerre Civile au mois de juillet 1936 dans sa ville natale Valladolid, où il y avait au début seulement quelques échanges de coups de feu entre les deux camps ; des opérations militaires plus importantes n'avaient lieu dans la région que plus tard. Delibes n'était en âge d'être soldat qu'au printemps 1938, portant l'uniforme pendant les onze derniers mois de la guerre<sup>3</sup>. Comme la garnison de Valladolid s'était vite ralliée au soulèvement de l'armée dirigé par Franco<sup>4</sup>, Delibes comme citoyen de cette ville n'aurait pas pu choisir de combattre pour l'autre camp. Pour éviter la terrible lutte rapprochée – il ne pouvait s'imaginer de tuer face à face un homme qu'il ne haïssait pas<sup>5</sup> –, cet habitant de la Castille, qui n'avait jamais vu la mer,

<sup>1</sup> « En casa no había ningún ambiente socialista, y mucho menos un ambiente falangista. Mi madre, pese a ser muy religiosa, no entraba en el juego fascista. » (Gofñi, p. 22).

<sup>2</sup> « Hasta la guerra viví al margen, testigo de muchas cosas, pero al margen. [...] Lo que sí recuerdo son los espectáculos callejeros, las manifestaciones, entierros. » (Gofñi, p. 22).

<sup>3</sup> « [...] a medida que se aproximan las fechas en que van a llamar mi reemplazo, mi quinta, es decir, cuando quedaban todavía once meses de guerra [...] » (*El mundo de Miguel Delibes*, p. 3).

<sup>4</sup> Cf. Cardona, « Die Militäroperationen », dans *Der spanische Bürgerkrieg*, p. 304 : « Alle Truppen der nördlichen Meseta hatten sich dem Aufstand angeschlossen. »

<sup>5</sup> « Te evitaba el horror de apuntar a un semejante con un arma. [...] No sabía bien por qué era un enemigo, es decir, no dilucidaba posiciones políticas ni imaginaba lo que podría salir de una victoria. » (Gofñi, p. 24).

choisit la marine de guerre<sup>6</sup>, en prêtant service sur le cuirassé *Canarias* jusqu'à la fin du conflit.

Bien qu'il ait commencé sa carrière d'écrivain déjà en 1947 avec le roman *La sombra del ciprés es alargada*, Delibes évita jusqu'à la mort de Franco de mettre la Guerre Civile au centre d'une de ses œuvres ; c'est pourquoi en 1985 – deux ans avant la publication de *Madera de héroe* – Javier Goñi pouvait encore lui poser la question : « ¿ No serías capaz de escribir una novela sobre la guerra civil ? » (Goñi, p. 23).

Sous la dictature franquiste, la censure veillait à ce que personne n'osât parler de la Guerre Civile autrement que comme « cruzada » contre le communisme et l'athéisme ; il était formellement interdit de montrer des sympathies pour les partisans de la République ou de douter de la légitimité du soulèvement des généraux<sup>7</sup>. Comme exemple du manque de liberté d'expression des premières années après la guerre on pourrait mentionner qu'en 1949 Antonio Buero Vallejo dans sa pièce de théâtre *Historia de una escalera* était encore obligé d'éviter l'année 1939, tout en parlant de la période avant et après la Guerre Civile<sup>8</sup>.

Mais il serait exagéré de vouloir soutenir que Delibes eût esquivé complètement le thème de la Guerre Civile jusqu'à son roman *Madera de héroe* ; sa réponse à la susmentionnée question de Javier Goñi était :

Posiblemente sí sería capaz, incluso me agradecería saber hacerlo. Pero si te fijas, no creo que la guerra juegue tan poco papel en lo ya escrito. Creo que estoy marcado por ese hecho que, de una manera u otra, asoma con frecuencia en mis novelas. (Goñi, p. 23)

En prenant cette affirmation comme point de départ, je voudrais examiner dans un premier temps comment les événements des années 1936 à 1939 sont reflétés dans les œuvres de Delibes publiées jusqu'au début des années quatre-vingts ; seulement sur cette base il sera possible dans un second temps de juger d'une façon appropriée la nouveauté artistique et idéologique de *Madera de héroe*.

<sup>6</sup> « Parece que lo de la marina era una cosa un poco más deportiva y menos cruenta. Esta fue la razón de marcharme al mar cuando todavía ignoraba, como buen castellano, si ese mar iba a gustarme o no iba a gustarme. » (*El mundo de Miguel Delibes*, p. 3).

<sup>7</sup> Gabriele Knetsch raconte dans son livre sur la censure sous le régime franquiste qu'au temps des années soixante il n'était toujours pas possible de mentionner certains aspects de la Guerre Civile (*Die Waffen der Kreativen*, p. 218).

<sup>8</sup> L'acte I de cette pièce se déroule en 1919, l'acte II en 1929 et l'acte III en 1949 (au moment de la première représentation) ; l'auteur évite l'année fatidique 1939. (Cf. l'article sur *Historia de una escalera* par Wolfgang Asholt dans Roloff / Wentzlaff-Eggebert, *Das spanische Theater*, surtout p. 410-411).

## Le thème de la Guerre Civile dans les œuvres antérieures de Miguel Delibes

### *La sombra del ciprés es alargada* (1947)

Dans sa première œuvre *La sombra del ciprés es alargada*, appartenant au genre de la « novela existencial », avec un protagoniste déprimé et incapable de vivre, Delibes quand il parle de la guerre évite de la situer exactement<sup>9</sup> ; on ne trouvera donc aucune mention explicite de la Guerre Civile dans ce roman. Mais l'auteur ose quand même douter du sens de toutes les guerres ; chaque victoire payée avec la perte de nombreuses vies humaines est jugée moralement suspecte<sup>10</sup>. Il laisse entendre que selon lui le recours à la violence crée plus de problèmes qu'il peut résoudre<sup>11</sup>.

Le personnage principal, marin sur un navire marchand<sup>12</sup>, est le témoin du repêchage de plusieurs cadavres flottant sur la mer après l'attaque d'un torpilleur contre un autre bateau ; l'un d'eux est défiguré par les morsures d'une mouette affamée, ce qui est raconté avec une richesse de détails typique du « tremendismo ». Le protagoniste pense aux proches de tous ces morts, aux familles détruites ; il maudit toutes les guerres pas strictement nécessaires et leurs instigateurs<sup>13</sup>. Cette attitude – qui considère la guerre comme justifiée seulement dans un cas de légitime défense<sup>14</sup> – peut être lue comme critique voilée de ceux qui ont fait éclater la Guerre Civile.

<sup>9</sup> La description de l'éclatement de la guerre reste intentionnellement très vague, sans référence à un pays particulier : « Como todas las guerras, su iniciación tuvo tanto de esperado como de sorprendente. Surgió el día que dos hombres, cabezas de país, se dieron a razones menos que de ordinario. — Oiga, se me está usted subiendo ya las barbas con tanta historia — debió de decir uno de ellos. — ¿ Dice usted "guerra" ? — Sí, guerra. — Pues, ¡ sea guerra, ya que usted lo quiere ! » (*La sombra del ciprés es alargada*, p. 160).

<sup>10</sup> « Pero, ¿ habían conseguido alguna victoria en realidad ? [...] La verdad era demasiado triste para reconocerla. Empero era cierta ; el montón esquilado sufrió una espantosa derrota ; el monton con supervivientes fue también derrotado, pero menos. » (*La sombra del ciprés es alargada*, p. 160-161).

<sup>11</sup> « Las cuestiones causa de la guerra se hacían nimias, imperceptibles al compararlas con las cuestiones gigantescas que la lucha creaba. » (*La sombra del ciprés es alargada*, p. 161).

<sup>12</sup> Un élément autobiographique légèrement déguisé, pour éviter une identification trop directe avec l'auteur.

<sup>13</sup> « Maldije de la guerra y a quienes, inicualemente, la desencadenaban. Maldije de las guerras absurdas con todas mis fuerzas. » (*La sombra del ciprés es alargada*, p. 166).

<sup>14</sup> « Las guerras sólo son lícitas, compensadoras — me dije —, cuando es la propia sustancia la que está en juego, cuando es un caso de legítima defensa colectiva contra un agresor caprichoso y sin escrúpulo. » (*La sombra del ciprés es alargada*, p. 166).

*Mi idolatrado hijo Sisí* (1953)

Dans le roman *Mi idolatrado hijo Sisí*, Delibes veut montrer qu'une neutralité politique motivée par un égoïsme sans frein également ne peut pas être une solution pour les problèmes de la société. Le personnage principal de cette œuvre, l'entrepreneur Cecilio Rubes, pense uniquement à son propre bien-être matériel et à celui de sa famille. Quand il devient inévitable pour lui d'envoyer son fils unique Sisí à la guerre – qui dans ce cas est clairement identifiée comme Guerre Civile Espagnole –, il choisit de l'enregistrer dans un bataillon d'approvisionnement, où normalement il n'y a aucun danger de mort pour les soldats<sup>15</sup>. Le jeune Sisí, qui comme son père ne s'intéresse pas à la politique, voit l'unique avantage de l'uniforme dans la possibilité d'impressionner des femmes avec ses prétendues prouesses militaires<sup>16</sup>.

Mais Sisí, qui jusqu'à ce moment a pu se dérober à la moindre participation immédiate dans des combats, est tué contre toutes les prévisions par une bombe jetée par un avion de l'ennemi, et l'absurdité de la stratégie égoïste de son père, qui voulait éluder l'implication de sa famille dans la guerre<sup>17</sup>, est ainsi prouvée<sup>18</sup>. La perte de son fils est d'autant plus dure pour Cecilio Rubes qu'il ne croit pas aux valeurs du mouvement national, dans les rangs duquel Sisí avait servi ; il ne peut donc pas se consoler avec l'espoir que la mort de son héritier ait pu servir à une bonne cause<sup>19</sup>. Comme Delibes s'attaque dans ce roman à tous les profiteurs de la guerre – et en général aux hommes sans sens des responsabilités sociales – sans critiquer directement le côté franquiste, cette œuvre pouvait passer la censure sans être incriminée.

<sup>15</sup> « — La Infantería está en la Sierra. Nuestros almacenes de víveres estarán abajo. — ¿ Donde no llegan los tiros ? — Nos situaremos donde no alcance la artillería. Eso es esencial. » (*Mi idolatrado hijo Sisí*, p. 294).

<sup>16</sup> « Por la mañana, estando en el parque con la muchacha, un soldado borracho le había llamado emboscado. Le dijo, además, que las chicas guapas estaban reservadas para los hombres. Sisí se levantó y le golpeó. [...] Le dijo Elisa : — Tienes valor, Sisí ; tienes mucho valor. Por qué no tomas una determinación ? En el frente se necesitan hombres como tú. » (*Mi idolatrado hijo Sisí*, p. 295-296).

<sup>17</sup> « ¡ La guerra ! Entre todos habéis armado esta guerra para que pagemos los que no tenemos nada que ver con ella. » (*Mi idolatrado hijo Sisí*, p. 333).

<sup>18</sup> Qui à la fin entend cela mieux que Cecilio Rubes lui-même, c'est sa femme : « Dijo Adela : — Hemos sido cobardes, Cecil. Esto es un castigo del cielo. » (*Mi idolatrado hijo Sisí*, p. 333).

<sup>19</sup> « No pensó como el general López y otros muchos padres inconscientes : "Mi consuelo es que mi hijo ha muerto por una gran causa." A Cecilio Rubes todas las causas que provocaban la muerte le parecían malsanas. » (*Mi idolatrado hijo Sisí*, p. 318).

*Las ratas* (1962)

Dans le roman *Las ratas*, dont l'action se déroule dans un milieu rural autour des personnages d'un chasseur de rats nommé « el tío Ratero » et du fils de celui-ci nommé Nini, la guerre apparaît seulement dans un épisode secondaire ; le narrateur est aussi soucieux de ne pas mentionner explicitement la Guerre Civile ni son cadre historique, mais le lecteur comprend quand même cette référence.

Un voisin des protagonistes nommé « el Viejo Rabino » est assassiné peu après le début de la guerre par des hommes armés portant des croix<sup>20</sup>, probablement à cause de son athéisme. Un des fils de la victime demande alors au curé de campagne si une telle action violente est compatible avec les valeurs des chrétiens et les commandements de la Bible :

Y cuando le pasó, el Rabino Chico se llegó donde don Zósimo, el Curón, y le dijo : « ¿ No es la cruz la señal del cristiano, señor cura ? ». « Así es » – respondió el Curón. Y agregó el Rabino Chico : « ¿ Y no dijo Cristo : Amaos los unos a los otros ? ». « Así es » – respondió el Curón. El Rabino Chico cabeceó levemente. Dijo : « Entonces, ¿ por qué ese hombre de la cruz ha matado a mi padre ? » (*Las ratas*, p. 20)

Cette allusion aux crimes de ceux qui parlaient de leur guerre comme d'une croisade est assez claire<sup>21</sup> ; mais en adoptant une attitude équilibrée, Delibes fait déplorer ensuite par ses personnages aussi les crimes de l'autre côté, c'est-à-dire des républicains (qui eux non plus ne sont pas directement mentionnés)<sup>22</sup>. Le curé ajoute que les luttes fratricides – signifiant : entre Espagnols – sont souvent les plus dures.

*Cinco horas con Mario* (1966)

Aussi dans *Cinco horas con Mario*, le roman le plus connu de Delibes, qui consiste en un long monologue intérieur de la veuve Carmen pendant la veillée funèbre de son défunt époux Mario, on trouve des souvenirs de

<sup>20</sup> « Y el Baltasar, el del Quirico, dijo : "Que te vengas con nosotros." El Baltasar llevaba una cruz en el pecho [...]. Al día siguiente, el Antoliano encontró el cadáver en las Revueltas. » (*Las ratas*, p. 20).

<sup>21</sup> Dans toute son œuvre, Delibes se réfère assez souvent aux vraies valeurs du christianisme, pour critiquer de cette manière l'hypocrisie des franquistes, qui avaient à se présenter comme défenseurs de la foi.

<sup>22</sup> Mais les atrocités des républicains sont relativisées par une remarque du fils de l'assassiné : « Los otros no son cristianos, señor Cura. » (*Las ratas*, p. 21). C'est-à-dire : Ceux qui luttent sous le signe de la croix – à la différence des communistes dans le camp opposé, qui ne cachent pas leur athéisme – sont obligés à respecter le commandement de l'amour du prochain.

la période de la Guerre Civile. Déjà alors les familles de ce couple assez hétérogène adhéraient à des idéologies politiques différentes : José María, un des frères de Mario, était un partisan de la République et admirateur d'Azaña<sup>23</sup> ; il fut assassiné comme « rojo » par les franquistes<sup>24</sup>. Par contre, les parents de Carmen ne cachaient pas leur sympathie pour le mouvement national et n'hésitaient pas à accepter chez eux comme locataire un soldat italien envoyé en Espagne par Mussolini pour y aider Franco.

L'intellectuel Mario<sup>25</sup> vit après la guerre comme opposant au régime franquiste en raison de ses convictions libérales et même accepte des désavantages économiques pour cette liberté de penser, en refusant d'utiliser dans ses articles pour la presse l'expression « cruzada » au lieu de « guerra civil »<sup>26</sup> ; s'adapter aux expressions des vainqueurs aurait signifié accepter aussi leur interprétation du passé<sup>27</sup>. Mario s'engage pour la réconciliation et la tolérance entre les Espagnols et est même l'auteur d'un roman pacifiste, dans lequel les soldats des camps opposés viennent de leurs tranchées pour tomber dans les bras les uns des autres<sup>28</sup>.

<sup>23</sup> « Había testigos de que estuvo en la Plaza de Toros en el mítin de Azaña, y el día de la República anduvo por la Acera gritando como un energuménico, con una bandera tricolor al hombro. » (*Cinco horas con Mario*, p. 147).

<sup>24</sup> Ce crime est excusé et même justifié comme punition méritée par Carmen : « Y no me vengas con José María porque el de tu hermano es un caso de justicia. » (*Cinco horas con Mario*, p. 147).

<sup>25</sup> Quoique Delibes ait choisi la perspective de Carmen pour raconter la vie et les vicissitudes du défunt Mario, la critique récente est unanime à constater que l'auteur a plus de sympathies pour le libéralisme de Mario que pour le conservatisme de Carmen et que cette manière indirecte de présenter les idées de Mario était un artifice pour tromper la censure (cf. Knetsch, p. 223-260 ; Neuschäfer, p. 89-101).

<sup>26</sup> Cette attitude s'explique aussi par la mort d'un autre frère de Mario – nommé Elviro –, qui combattait du côté franquiste ; ayant perdu un frère de chaque côté, Mario sait qu'il s'agit d'une vraie guerre civile. D'une remarque de Carmen on peut déduire que Mario était convaincu que ses deux frères avaient également agi de bonne foi : « Te pones en ridículo cada vez que dices en público que tus dos hermanos pensaban lo mismo, habrás visto, que José María aquí se pasaba y Elviro, allí, no llegaba, [...] los héroes de los dos lados, [...] o que si muchachos con los ojos limpios que querían una España distinta, unos y otros, pero que la política y el dinero lo echaron todo a perder. » (*Cinco horas con Mario*, p. 124).

<sup>27</sup> Comme toujours dans ce roman, Carmen ne comprend pas les scrupules de son mari : « Hay que ver los quebraderos de cabeza que os dan a vosotros las palabras, cielo santo, que qué lo mismo dará una cosa que otra, mira tú, Cruzada o guerra civil, que no lo entiendo, palabra, no es que me haga la tonta, te lo juro. » (*Cinco horas con Mario*, p. 196).

<sup>28</sup> Son épouse bornée ne discerne pas le sens de cette utopie : « ¿ Cómo pueden los soldados de dos ejércitos enemigos saltar de las trincheras y abrazarse y decirse que no volverían a dejarse empujar por AQUELLA FUERZA ? » (*Cinco horas con Mario*, p. 42).

*El príncipe destronado* (1973)

Dans *El príncipe destronado* les références à la Guerre Civile sont également plutôt cachées, en tout cas n'occupent pas une position centrale dans l'action de cette œuvre. Le protagoniste de celle-ci est un garçon de tout juste quatre ans, appelé Quico, qui risque d'être évincé de sa position de coqueluche de la famille par une sœur nouveau-née (ce qui explique le titre de ce roman). Comme l'action se déroule en 1963, la Guerre Civile peut être évoquée seulement par les souvenirs de certains personnages suffisamment âgés ; c'est surtout le père de Quico, qui a combattu parmi les partisans de Franco et qui est resté fidèle à l'idéologie de la « cruzada » même après la guerre :

Fue una causa santa. — Miró profunda, inquisitivamente a Mamá y agregó : ¿ O no ? — Tú sabrás — respondió Mamá. Esas cosas suelen ser lo que nosotros queremos que sean. (*El príncipe destronado*, p. 68)

Par la question naïve de Juan, un des frères de Quico, si le père avait lutté « sur le côté des gens de bien » — à laquelle le père répond affirmativement<sup>29</sup> —, Delibes se moque de l'idée qu'il serait possible de prononcer un jugement clair et net sur la légitimité morale des deux camps de la Guerre Civile.

Quant à la mère, elle conseille à Quico avec une image biblique<sup>30</sup> d'être un jour moins obstiné dans ses idées politiques que son père et d'apprendre au lieu de cela la tolérance envers ses adversaires<sup>31</sup>. Vers la fin du roman, Pablo, le frère le plus âgé de Quico, plaide aussi pour la réconciliation entre les ennemis d'hier et se réclame d'un certain « padre Llanes »<sup>32</sup> ; avec ce nom fictif, Delibes fait allusion au personnage réel du

<sup>29</sup> « — ¿ Tú ibas con los buenos ? — apuntó. — Naturalmente. ¿ Es que yo soy malo acaso ? » (*El príncipe destronado*, p. 68-69).

<sup>30</sup> « — Quico, hijo mío, si en esta vida ves antes la paja en el ojo ajeno que la viga en el propio, serás un desgraciado. » (*El príncipe destronado*, p. 73).

<sup>31</sup> Quant au père, il ne se sent pas suffisamment respecté par sa femme, qui ne partage pas ses idéaux politiques ; avec ceci, Delibes souligne la bonne foi d'un grand nombre de combattants franquistes. (« Lo que a mí me molesta es que siendo uno un hombre positivamente honrado, alguien venga a poner en duda la honradez de sus ideas. Si yo soy honrado, mis ideas serán honradas, ¿ no es así, Quico ? » *El príncipe destronado*, p. 74).

<sup>32</sup> « El padre Llanes dice que asociaciones de veteranos hay en todas partes, pero, en nuestro caso, sólo serán eficaces si vamos unidos los de un lado con los del otro. Juntos, ¿ comprendes ? Es la única manera de olvidar viejos rancores. » (*El príncipe destronado*, p. 154). Il se peut que la légère modification du nom (le « o » devient un « e ») ait visé la protection du personnage réel ; mais il est également possible qu'il s'agisse seulement d'un réflexe de fictionnalisation.



jésuite José María Llanos, à cette époque prêtre ouvrier dans le barrio de Vallecas de Madrid et opposé au régime franquiste<sup>33</sup>.

*Las guerras de nuestros antepasados* (1975)

Un des modèles les plus importants pour le traitement de la Guerre Civile dans *Madera de héroe* est constitué par le roman *Las guerras de nuestros antepasados* ; ce qui est comparable est surtout le caractère et l'éducation initiale du personnage principal – même si celui-ci finalement a un destin différent dans les deux cas.

Ici le jeune Pacífico Pérez est élevé dans l'esprit du militarisme par son arrière-grand-père, son grand-père et son père, dont chacun a participé à « sa » guerre (les guerres carlistes, la guerre du Maroc et la Guerre Civile). Leur but est de le préparer pour être un bon soldat dans la prochaine guerre, qui selon eux arrivera inévitablement<sup>34</sup>.

Mais ce garçon, dont le nom indique déjà la nature peu belliqueuse, montre malgré les expectations de ses ancêtres un degré exceptionnel de sensibilité<sup>35</sup> vis-à-vis de la souffrance de tous les êtres vivants : quand il voit des poissons sur l'hameçon, ses lèvres lui font mal ; ou quand il assiste à l'émondage des arbres, il sent une douleur dans ses doigts.

Tandis que la plupart de ses parents masculins doutent de sa santé psychique et de sa virilité (il est même appelé « maricón »), le protagoniste trouve de la compréhension chez son oncle Paco, qui également n'aime pas les guerres<sup>36</sup> et qui préfère savourer l'harmonie de la nature à la campagne<sup>37</sup>.

<sup>33</sup> Avec Llanos, Delibes a signé un grand nombre de lettres de protestation adressées au gouvernement : « Mi colaboración con el padre Llanos fue muy curiosa, [...] lo que perseguía él, [...] era una mayor libertad, una democratización del país, una normalidad política, vamos, todo lo que yo asimismo perseguía. Así que acordamos los dos redactar juntos nuestras protestas, [...] unas veces las redactaba él y otras yo, para no reñir, y ambos firmábamos. [...] Aun cuando no nos hacían caso, al menos contestaban y esta insistencia en nuestra correspondencia nos llevó a la convicción de que aquellos hombres, aquellos gobernantes, se sentían un poco vigilados por una parte del país. » (Gofí, p. 86-87).

<sup>34</sup> La conviction – non partagée de la part de Delibes – que le bellicisme fait partie de la nature humaine est attribuée dans ce roman par exemple à la figure du grand-père : « todos tenemos una guerra como todos tenemos una mujer » (*Las guerras de nuestros antepasados*, p. 28).

<sup>35</sup> Ce qui est commenté par le médecin traitant : « Todo parece indicar que se trata de un caso límite de hipersensibilidad. » (*Las guerras de nuestros antepasados*, p. 36).

<sup>36</sup> « Si el Bisa o el Abue mentaban sus guerras, él, mi tío Paco, digo, se agarraba al bastón y se les quedaba mirando fijo, pero no decía palabra. » (*Las guerras de nuestros antepasados*, p. 77).

<sup>37</sup> Cet enthousiasme pour la nature, le plus souvent accompagné par une attitude critique envers la civilisation, marque de son empreinte toute l'œuvre de Delibes ; dans un discours

Une liaison amoureuse de Pacífico avec la fille Candi du village voisin est empêchée par une haine ancienne entre les habitants des deux hameaux<sup>38</sup> ; cette inimitié – qui évidemment fait allusion à la Guerre Civile Espagnole – est d'autant plus absurde que les populations d'Otero et d'Humán forment ensemble une seule agglomération avec le nom Humán del Otero.

Acculé par les pressions de sa famille et de la société, le paisible Pacífico Pérez devient à la fin un meurtrier, quand il assassine le frère de Candi, qui voulait s'interposer à leur relation. Delibes rend responsable de cette tragédie la civilisation moderne,<sup>39</sup> qui selon lui force l'homme à une lutte anormale pour la survie contre son prochain :

Pacífico : sangra o te sangrarán. En la vida no hay otra alternativa. [...] Ahi fuera [...] no saben más que competir. (*Las guerras de nuestros antepasados*, p. 292-293)

Mais cette agressivité entre les hommes, pour Delibes aussi à la base de toutes les guerres, est présentée dans le roman comme évitable ; le docteur à qui est confié le traitement de Pacífico dans l'hôpital de la prison, affirme que la société peut être reformée :

Entonces, hijo, si algo en la vida no nos gusta, lo que procede no es achicarse sino tratar de cambiarlo. (*Las guerras de nuestros antepasados*, p. 293)

---

prononcé en mai 1975 – donc seulement quelques semaines après la publication de *Las guerras de nuestros antepasados* – il disait : « El hombre, nos guste o no, tiene sus raíces en la Naturaleza y al desarraigarlo con el señuelo de la técnica, lo hemos despojado de su esencia. [...] La destrucción de la Naturaleza no es solamente física, sino una destrucción de su significado para el hombre, una verdadera amputación espiritual y vital de éste. » (Miguel Delibes, *S.O.S. (El sentido del progreso desde mi obra)*, p. 76-77). L'aberration de la guerre était pour Delibes une des conséquences de ce détachement de l'homme de la nature.

<sup>38</sup> « Los del Humán y los del Otero nunca se llevaron bien, de siempre. O sea, como el perro y el gato, ¿ comprende ? Que por menos de nada se ponían a la greña y armaban una cantea. » (*Las guerras de nuestros antepasados*, p. 19).

<sup>39</sup> Dans son discours susmentionné de 1975, Delibes critiquait aussi l'hypertrophie de l'esprit de concurrence dans la société contemporaine : « El actual sentido del progreso no me va, esto es, me desazona tanto que el desarrollo técnico se persiga a costa del hombre como que se plante la ecuación Técnica-Naturaleza en régimen de competencia. El desarrollo, tal como se concibe en nuestro tiempo, responde, a todos los niveles, a un planteamiento competitivo. » (Miguel Delibes, *S.O.S. (El sentido del progreso desde mi obra)*, p. 74).

*El disputado voto del señor Cayo* (1978)

Dans ce roman construit autour de la date historique des premières élections démocratiques en Espagne après la mort de Franco, qui avaient lieu le 15 juin 1977, le thème de la guerre occupe par contre une place seulement marginale. Les membres du parti socialiste Víctor, Laly et Rafa – personnages symboles de la « transición » espagnole – se trouvent dans un village de la Castille pour racoler des électeurs et y font la connaissance du vieux señor Cayo, un ami de la nature<sup>40</sup>.

Il les conduit dans une grotte spacieuse, dont l'accès est caché par une cascade, et qui donc a pu être utilisée comme refuge pour les habitants du village pendant la Guerre Civile<sup>41</sup>. Comme toujours, Delibes adopte une attitude équilibrée à l'égard des crimes de cette époque, en faisant parler señor Cayo non seulement des assassinats commis par les partisans de Franco, mais aussi de ceux perpétrés par les défenseurs de la République<sup>42</sup>.

*Cartas de amor de un sexagenario voluptuoso* (1983)

C'est le dernier roman qu'il faut encore mentionner avant *Madera de héroe* ; le fait que même dans cette œuvre tragi-comique sur l'amour à l'âge de la retraite Delibes n'ait pas oublié d'insérer une référence à la Guerre Civile, montre que ce thème était pour lui un souci constant pendant toute sa vie.

Le vieux protagoniste Eugenio raconte dans une de ses lettres la liaison sentimentale entre sa sœur Rafaela, alors institutrice, et un officier du côté franquiste, nommé Sergio, pour lequel elle jouait le rôle d'une « marraine de guerre » selon l'usage de l'époque. Sergio a tout juste le temps de confesser son amour à Rafaela et de lui proposer le mariage avant d'être tué un jour avant la fin de la guerre<sup>43</sup> – une mort parfaitement absurde du point de vue de son utilité militaire. Avec cet épisode introduit dans son roman de 1983, Delibes était retourné au motif des liens d'amitié

<sup>40</sup> Pour une analyse du rôle de la nature dans ce roman, voir mon article de 2004 (mentionné dans la bibliographie ci-dessous).

<sup>41</sup> « — Cuando la guerra, ¿ sabe usted ?, de que asomaban los unos o los otros, el vecindario se refugiaba aquí. » (*El disputado voto del señor Cayo*, p. 116).

<sup>42</sup> « — Mire, tal día como el 18 de julio, al Gabino que hacía las veces de alcalde, le pegaron cuatro tiros arriba, orilla del camposanto. A la semana, día más día menos, se presentaron los otros y le pegaron cuatro tiros al Severo que había sido alcalde hasta el año 31. ¿ Quiere usted más ? » (*El disputado voto del señor Cayo*, p. 116).

<sup>43</sup> « El 31 de marzo de 1939, la vispera del fin oficial de la guerra, al bueno de Sergio lo mató en Igualada una bala perdida. » (*Cartas de amor de un sexagenario voluptuoso*, p. 31).

et de parenté détruits par la guerre, traité déjà en 1947 dans *La sombra del ciprés es alargada*.

### La représentation de la Guerre Civile dans le roman *Madera de héroe* (1987)

Quoique l'action du roman commence seulement en 1927, du récit de la vie du protagoniste on peut déduire que celui-ci est né en 1920, c'est-à-dire, au même moment que Miguel Delibes. Si on considère ensuite que l'enfance et la jeunesse du personnage principal se déroulent dans une famille catholique et conservatrice comme celle de l'auteur, et que ce personnage participe à la Guerre Civile en qualité de matelot de la marine franquiste exactement comme l'auteur, il est clair que ce roman possède une certaine base autobiographique<sup>44</sup> – ce qui naturellement n'exclut pas des traits inventés dans ce caractère principal.

*L'enfance du protagoniste (1920-1930) : le modelage de sa vision du monde par un milieu familial catholique et conservateur*

Le jeune Gervasio García de la Lastra reçoit de son grand-père, appelé « papá León » et ancien combattant des guerres carlistes, une éducation patriotique et militariste ; c'est avec ce grand-père – qui promet de léguer à son petit-fils une casquette avec l'inscription « Dios, Patria, Rey » – que l'enfant parle la première fois de la nature de l'héroïsme<sup>45</sup>. Quand papá León un jour selon sa coutume fait écouter de la musique militaire au garçon âgé de tout juste sept ans, celui-ci montre une sensibilité<sup>46</sup> hors du commun : un fort frisson le parcourt et tous les cheveux de son corps se dressent.

En observant cette réaction à des sons martiaux, le grand-père arrive à la conclusion que Gervasio est destiné au moins à une carrière glorieuse comme soldat et probablement deviendra même un héros. La plupart des

<sup>44</sup> Delibes a d'ailleurs confirmé l'existence de cet élément dans *Madera de héroe* : « Toda novela tiene siempre algo de autobiográfico : anécdotas, escenas, ideas, recuerdos. Pero esta tiene de autobiográfico fundamentalmente el enfoque, quiero decir que yo enfoco la novela desde la edad que tuve y desde el marinero que fui. » (*El mundo de Miguel Delibes*, p. 15).

<sup>45</sup> « — Papá León, ¿ puedo ser héroe sin morirte ? [...] — Ji, ji, ji. Claro que puedes ser héroe sin morirte, aunque es más fácil serlo con cuatro tiros en la barriga. » (*Madera de héroe*, p. 11-13 ; le titre du roman sera ci-après abrégé comme MDH).

<sup>46</sup> Ce qui fait penser aux réactions corporelles de Pácifico Perez dans *Las guerras de nuestros antepasados* ; comme celui-ci possédait déjà un caractère sans la moindre trace d'agressivité, le lecteur pressent dès le début que Gervasio ne sera pas exactement un champion des vertus militaires.

membres de la famille partagent cet engouement, surtout un oncle du garçon appelé don Felipe Neri et ancien officier ; celui-ci tiendra à partir de ce moment un journal intime – que le narrateur citera souvent au cours de ce roman –, où il notera ses observations autour du développement de l'enfant. L'oncle Felipe essaie d'expliquer à Gervasio ce qui selon lui est l'essence de l'héroïsme :

Lo primero que se necesita para ser héroe [...] es una buena causa. Ya puedes realizar las mayores proezas, sacrificar incluso la vida, que si no lo haces por una causa noble será un sacrificio inútil. (*MDH*, p. 53)

Le garçon, qui conforme à son âge croit dans la possibilité de classer les hommes en bons et méchants<sup>47</sup>, rêve de « matar a muchos malos » (*MDH*, p. 51). Élevé dans une atmosphère de bigoterie catholique par sa mère – appelée « mamá Zita » – et sa tante, Gervasio, enflammé par sa première communion, voudrait mettre son futur héroïsme au service de la religion ; déjà à ce moment – nous sommes encore dans l'Espagne de Primo de Rivera des années vingt – il utilise l'expression « cruzada » (*MDH*, p. 88), employée plus tard massivement par Franco pendant la Guerre Civile.

L'oncle Felipe est d'un côté le représentant d'un patriotisme assez primitif – « Después de Dios, hijo mío, España es la causa más alta » (*MDH*, p. 111) –, mais de l'autre côté il est aussi capable de prononcer des réflexions éthiques plus nuancées, en admettant vis-à-vis de Gervasio que certaines actions peuvent être jugées soit comme de l'héroïsme, soit comme de la trahison<sup>48</sup>. Le garçon est confronté de cette manière pour la première fois avec la relativité des valeurs morales ; mais il est encore loin d'une vraie compréhension de la complexité de ce problème.

Qui s'oppose dès le début à l'éducation militariste de Gervasio est son père – appelé « papá Telmo » – ; celui-ci ne descend pas comme son épouse d'une famille de riches aristocrates, mais d'une famille d'ouvriers<sup>49</sup>, et croit dans la possibilité et la nécessité de réformes

<sup>47</sup> « Él desearía el acto heroico en estado puro y la traición pura : blanco y negro, sin matizaciones. » (*MDH*, p. 112).

<sup>48</sup> « — Bien, quizás seas aún muy niño para comprenderlo, pero puede llegar a producirse esa aparente contradicción que dices : ser héroe para unos y traidor para otros, según se considere el gesto desde un lado o desde el otro – aclaró el tío Felipe Neri. Y agregó en un débil tono de voz : de hecho, la historia del mundo está llena de esos contrasentidos. » (*MDH*, p. 112).

<sup>49</sup> Ce qui lui est reproché par la famille de sa femme ; mais dans une certaine mesure Telmo avait pu surmonter cette tache sociale « de "oler a vino de obrero" » (*MDH*, p. 59) par ses études de médecine.

sociales, peut-être à cause de son milieu d'origine<sup>50</sup> ; il fait brûler par un employé de la maison l'uniforme que Gervasio a reçu comme cadeau de l'oncle Felipe<sup>51</sup>.

*La jeunesse du protagoniste (1930-1938) : les premières réflexions autonomes sur des questions éthiques et politiques*

À la demande de la partie conservatrice de ses parents, Gervasio est envoyé à un lycée catholique quand il a atteint l'âge de dix ans ; mais Delibes nous montre que dans cette famille bigote les actions concrètes ne correspondent pas toujours aux valeurs du christianisme<sup>52</sup>. Cet écart devient manifeste quand mamá Zita met dehors sans pitié la domestique Amalia qui va avoir un enfant illégitime ; après le suicide de cette infortunée, elle fait lire des messes pour le salut de son âme.

Déjà bien avant la proclamation de la Deuxième République au printemps 1931, Gervasio est averti par ses professeurs – tous des pères, c'est-à-dire des membres d'un ordre de l'église – que la nouvelle constitution de l'État portera avec elle « caos y ateísmo » (MDH, p. 161). Dans sa propre famille, la République n'a pas seulement des adversaires, mais aussi des avocats : Tandis que son oncle Felipe et sa mère Zita s'opposent aux réformes démocratiques, ses deux oncles Norberto y Adrián soutiennent ce projet d'une nouvelle société, et aussi papá Telmo voit dans ce bouleversement surtout une grande chance pour l'Espagne<sup>53</sup>. D'une façon assez habile, Delibes reproduit au sein de la famille de son personnage principal le clivage idéologique de la société espagnole de

<sup>50</sup> Avec Telmo considéré comme « brebis galeuse » de la famille, le petit Gervasio est encouragé par sa mère à prier pour le salut spirituel de son père : « Tal vez papá Telmo no fuera malo, pero algo debía de haber en él que no marchaba, que era conveniente enderezar, desde el momento en que mamá Zita lo incitaba a rogar *con mucho fervor* por él. » (MDH, p. 56).

<sup>51</sup> Qui sort également du cadre des valeurs conservatrices de la famille de la mère de Gervasio, est son oncle Jairo ; celui-ci explique au garçon pendant une visite au cinéma que dans les westerns les cow-boys ne sont pas toujours nécessairement les « bons » et les Indiens ne sont pas dans tous les cas les « méchants » (c'est-à-dire, il essaie d'amener l'enfant à oublier ses préjugés et à avoir ses propres opinions).

<sup>52</sup> Cette hypocrisie, typique d'une partie de la population espagnole de l'époque, est désapprouvée par papá Telmo : « Me niego a compartir vuestro original cristianismo sin prójimo. » (MDH, p. 150).

<sup>53</sup> « — Bueno — dijo sentándose a la mesa. Es una nueva vía. A ver si esta vez llegamos a alguna parte. » (MDH, p. 167).

l'époque : « A pequeña escala, en la familia, reinaba la misma tensión recelosa que en la ciudad. » (*MDH*, p. 165)<sup>54</sup>.

Sous le gouvernement d'Azaña, Gervasio doit écouter tout le temps de la part de ses professeurs et de ses parents que la gauche est l'ennemi naturel de la religion et du patriotisme<sup>55</sup> ; c'est pourquoi il se décide à devenir membre d'une organisation appelée « Cruzada Eucarística », laquelle a pour but de défendre les valeurs du christianisme dans la société espagnole. Dans ses rêves héroïques, Gervasio se voit déjà comme successeur des croisés du Moyen Âge, combattant comme eux contre les infidèles<sup>56</sup> ; avec quelques amis de l'école, il jette des pierres contre les maisons de sa ville natale qui lui semblent comme des symboles de la décadence morale de l'Espagne : le bordel, la salle paroissiale des protestants, et la maison du syndicat. Il participe même à des combats de rue entre des ouvriers en grève et la Guardia Civil, naturellement du côté des forces de l'ordre ; cette expérience signifie pour lui son « bautismo de fuego » (*MDH*, p. 214).

Après la nouvelle victoire aux urnes de la gauche au printemps 1936 – contre laquelle Gervasio s'était mobilisé inutilement, prêtant même son aide à des fraudes électorales – et après l'assassinat du dirigeant monarchiste Calvo Sotelo, la Guerre Civile commence au mois de juillet de 1936 avec le soulèvement des généraux. Comme déjà auparavant, la famille de Gervasio se divise en deux parties opposées, reflet de la situation dans le pays :

Tía Cruz y mamá Zita se abrazaban llorendo y decían, « ¡ España está salvada ! », en cambio a papá Telmo, informado por Crucita, le encontró acodado en la mesa de consulta, la cabeza entre las manos murmurando : « Pavía otra vez; este país no tiene remedio. » (*MDH*, p. 224)

Quand papá Telmo est arrêté par des falangistes en raison de ses convictions politiques, son fils a honte pour lui et se propose de blanchir

<sup>54</sup> Ce point de vue est souligné plusieurs fois ; le narrateur dit par exemple de Gervasio : « Cada uno de los grandes sucesos nacionales lo transfería automáticamente al nivel familiar. » (*MDH*, p. 178).

<sup>55</sup> Mamá Zita dresse la liste des prétendus crimes de la République : « quema de conventos, atentados sacrílegos, supresión de la Cruz en las escuelas, expulsión de los jesuitas, destierro del Cardenal Segura, humillación del Ejército, secularización de las órdenes religiosas, etc. » (*MDH*, p. 179).

<sup>56</sup> « Gervasio se vió caballero en corcel blanco [...], decapitando infieles junto al P. Nestares, cuya armadura refulgía en el campo de batalla y, al grito de "¡ Dios lo quiere !", con un gallardete flameando en el extremo de la pica, arremetía contra las murallas de Damieta. » (*MDH*, p. 183).

plus tard le nom de sa famille de cette tache<sup>57</sup>, en s'enregistrant comme soldat « nacional » quand il aura l'âge nécessaire.

Mais après avoir trouvé les cadavres de ses oncles Norberto y Adrián, assassinés uniquement parce que communistes, et après la mort de son ami de lycée Daniel, lui aussi tué par les milices de la droite, Gervasio connaît ses premiers doutes quant aux valeurs morales du soulèvement franquiste. Son oncle Felipe note dans son journal :

Le turban los actos contradictorios que observa a su alrededor y que le impiden discernir el bien del mal. [...] Temo que su patriotismo se esté ahogando entre tanta sangre. (MDH, p. 241-242)

De l'autre côté Gervasio songe toujours à devenir un héros par la lutte pour une bonne cause ; il admire son ami Lucinio, quand celui-ci tombe comme soldat national dans une attaque contre la Madrid républicaine. Il parle de nouveau avec son oncle Felipe des conditions essentielles du vrai héroïsme ; étant données ses idées conservatrices, cet oncle arrive à une conclusion inopinément impartiale, quand il affirme que le plus important est l'idéalisme et l'esprit de sacrifice du héros, indépendamment de l'idéologie directrice : « El que se inmola a sabiendas, con recta intención y mirada limpia, es un héroe. » (MDH, p. 252.) Cette phrase correspond à la conviction intime de Delibes lui-même, qui avait déjà reconnu dans certaines de ses œuvres que dans la Guerre Civile il y avait des actions nobles et des crimes sur les deux côtés.

Avec ses amis du lycée, Gervasio décide d'entrer dès que possible dans la marine de guerre franquiste ; mais le narrateur laisse entendre que les motifs du protagoniste ne sont pas uniquement altruistes : il espère qu'il sera admiré pour ses prouesses militaires par une amie appelée Manena<sup>58</sup>, et avec quelque bien-fondé son ami Peter lui reproche sa vanité<sup>59</sup>.

<sup>57</sup> « El apellido García de la Lastra había sido mancillado y su deber era lavarlo. » (MDH, p. 231).

<sup>58</sup> « En sus ensueños, [...] vivía emocionadamente cada fase de la ofensiva [...] y una vez cumplida la misión, la arribada a puerto, ante una multitud enfervorizada, Manena Abad en primera fila, ovacionando a los héroes. [...] — ¿ De veras vas a ser héroe ? — Quiero serlo para que tú me veas. » (MDH, p. 265). Le désir d'impressionner une femme avec ses vertus de soldat anime aussi le protagoniste de *Mi idolatrado hijo Sisí*.

<sup>59</sup> « — Sospecho que a lo que tú aspiras no es a ser un héroe, sino un exhibicionista. » (MDH, p. 258).



*La participation du protagoniste à la guerre (1938-1939) : l'abandon du manichéisme de sa jeunesse et des doutes sur la conception traditionnelle du héros*

Après avoir commencé sa carrière de soldat d'une manière assez peu spectaculaire, à savoir comme cadet sur un navire-école, Gervasio écrit à son père, qui à ce moment – nous sommes au début de l'année 1938 – est toujours tenu en captivité dans sa ville natale : « Me voy a la guerra, a salvar a España, y sólo regresaré muerto o victorioso. » (*MDH*, p. 285). La réaction du père à cette fanfaronnade est d'une extrême sobriété – « Suerte, hijo, que tu sacrificio acelere el final de esta tragedia » (*MDH*, p. 285) –, ce que Gervasio, qui continue à croire à la légitimité de la prétendue « cruzada » – ne comprend pas.

Son premier contact avec la vie des soldats est plutôt décevant pour Gervasio ; il n'aime ni la promiscuité permanente ni la discipline très stricte<sup>60</sup>. En outre, il se fait désagréablement remarquer par un supérieur, qui comme punition lui refuse la permission de descendre à terre. Gervasio sent une espèce de « desencanto » (*MDH*, p. 293) et doute de son aptitude militaire<sup>61</sup>.

Quand le cuirassé franquiste *Baleares* est coulé par des bateaux républicains, un des amis de lycée de Gervasio – un certain Tato – meurt<sup>62</sup> et un autre ami – appelé Eduardo – est grièvement blessé. Cet événement donne lieu à des nouvelles réflexions de Gervasio sur la nature de l'héroïsme – une mort passive et anonyme peut-elle être considérée comme héroïque ?<sup>63</sup> –, mais suscite aussi en lui un désir de vengeance<sup>64</sup>. Son père, auquel il fait le récit indigné de cette action violente des républicains, lui répond par courrier que dans la guerre existe uniquement la loi du plus fort et que les franquistes auraient aimé couler un cuirassé républicain s'ils en avaient eu l'occasion. Son fils n'avait donc pas le

<sup>60</sup> Gervasio partage cette aversion pour l'uniformisation – et le regret pour la perte de l'individualisme – avec le personnage de Sisí.

<sup>61</sup> « La cosa estaba clara : Dios, que le había signado para protagonizar grandes hazañas, le había negado el garbo necesario para vestirlas. Así, un día tras otro, se vio condenado a permanecer a bordo, rumiando su ineptitud mientras sus amigos salían francos. » (*MDH*, p. 302).

<sup>62</sup> La mort du personnage fictif Tato reproduit probablement les circonstances de la mort réelle d'un ami de Delibes, à qui est dédié ce roman : « A la memoria de mi amigo de infancia y adolescencia Luis María Ferrández, cuya tumba está en el mar. » (*MDH*, p. 7).

<sup>63</sup> « ¿ Cabía aceptar al héroe sin voluntad de serlo, forzado por unas trincas ? ¿ Es que Tato, herméticamente encerrado en una caja de acero, podía haber hecho otra cosa que morir ? » (*MDH*, p. 327-328).

<sup>64</sup> « El hecho, antes que aflicción, despertó en Gervasio una rabia árida, un deseo de revanche ajeno a todo patriotismo. » (*MDH*, p. 324).

droit de se croire en possession d'une morale supérieure à celle de l'adversaire<sup>65</sup>.

Finalment Gervasio peut quitter le navire-école pour partir sur le cuirassé *Juan de Austria* pour sa première vraie mission de combat. Mais quand son bateau est attaqué par des avions de l'ennemi, Gervasio montre les mêmes étranges réactions corporelles<sup>66</sup> qu'il avait connues déjà dans son enfance et jeunesse, et qui alors avaient été interprétées par ses parents comme des signes de sa vocation militaire. Cette fois-ci il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'il s'agit d'un symptôme de la peur, vu que Gervasio ne se comporte pas du tout comme un héros<sup>67</sup>, et il en est conscient<sup>68</sup>. Quand un peu plus tard il observe que seulement une très petite partie de ses camarades assistent à la messe qui est régulièrement célébrée sur le bateau, mais qu'une forte majorité des jeunes matelots fréquentent des prostituées dès qu'ils en ont l'occasion, il lui semble de plus en plus insoutenable de parler de sa mission comme d'une croisade chrétienne<sup>69</sup>.

Sur le *Juan de Austria* il fait la connaissance d'un officier nommé le cabo Pita, dont il remarque tout de suite le caractère mélancolique<sup>70</sup>; celui-ci le corrige quand il appelle tous les partisans de la République « rojos » et lui dit que parmi les adversaires de Franco tous ne sont pas des communistes (*MDH*, p. 361). Le cabo Pita montre un intérêt particulier pour le destin de Norberto et Adrián, les deux oncles de Gervasio tués par la milice nationale (*MDH*, p. 364); en outre, il parle de « pronunciamiento » au lieu de « cruzada », exactement comme papá Telmo, ce qui permet déjà quelques soupçons quant à ses idées politiques (*MDH*, p. 366).

<sup>65</sup> « La guerra es la gran emboscada, hijo mío. El que más y mejor tiende las emboscadas, ése será el vencedor. La guerra es el final del juego limpio, del *fair play*, como dicen los ingleses. Pero lo procedente es reconocerlo así y no censurar al enemigo ardides que nosotros estamos dispuestos a emplear mañana. ¿ Tan sectaria es tu pequeña cabeza que no es capaz de reconocer en el adversario una acción meritoria ? » (*MDH*, p. 332-333).

<sup>66</sup> « Los cabellos de Gervasio rebulleron bajo el casco. » (*MDH*, p. 353).

<sup>67</sup> « Gervasio, angustiado, se abrazó a sus rodillas, el rostro dentro de la bocina (como si aspirase a resumirse y refugiarse allí) y en esta posición recibió el estruendoso rosario de bombas. [...] "Dios mío, van a hundirnos", gimió. » (*MDH*, p. 354).

<sup>68</sup> « En este punto de sus reflexiones, llegaba a la conclusión de que [...] sus reacciones en combate no correspondían a las de un valiente. » (*MDH*, p. 360).

<sup>69</sup> « ¿ Era consecuente que las huestes de Cristo Rey viviesen en pecado, peleasen en pecado, muriesen en pecado ? » (*MDH*, p. 387).

<sup>70</sup> « El cabo Pita era hombre de pocas palabras. Fue su laconismo, la nocturna tristeza de su rostro, lo primero que llamó la atención de Gervasio. Huraño y apartadizo, andaba siempre con la cabeza en otra cosa. » (*MDH*, p. 338).

Plus tard Gervasio apprend que le frère unique de Pita a été assassiné par des franquistes peu après le début de la guerre (*MDH*, p. 391) ; quand celui-ci mentionne le devoir du chrétien d'aimer son prochain<sup>71</sup>, ce qui aurait dû empêcher l'effusion de sang entre Espagnols, Gervasio est à court d'arguments pour justifier la « cruzada ». Au lieu de cela, il se convertit à l'attitude pacifiste de Pita – qui est aussi celle de son père Telmo<sup>72</sup> –, ce qui devient manifeste quand il affirme vis-à-vis de son ami Peter qu'après tout les morts des deux côtés sont également à plaindre : « una misma muerte » (*MDH*, p. 408).

Quand le cabo Pita est arrêté pour trahison et quelques temps après exécuté – il avait fait parvenir aux républicains des informations secrètes –, tout en restant fidèle à ses convictions jusqu'à la fin – « no se consideraba traidor a la Patria sino condenado por traidores » (*MDH*, p. 423) –, Gervasio se voit forcé à une révision de sa conception de l'héroïsme. Pita s'était sacrifié pour une cause dont il était convaincu ; mais était-il possible de mourir comme un héros pour la République ? « ¿ Cabía el heroísmo al servicio de cualquier causa ? » (*MDH*, p. 424) Gervasio arrive à la conclusion – qui correspond aussi à la position personnelle de Miguel Delibes – que ce qui compte est la sincérité morale de l'individu, et pas l'idéologie politique : « Bien podía ser el soldado que moría dando la cara, desinteresadamente, el que ennoblecía la causa a la que servía. » (*MDH*, p. 425).

Presque jusqu'à la fin de la guerre Gervasio essaiera encore par des récits exagérés de ses prouesses militaires qu'il envoie dans des lettres à son oncle Felipe et à sa « marraine » Madena de convaincre les autres et lui-même de son prétendu héroïsme ; il se décide finalement à abandonner pour toujours cette illusion de sa jeunesse, quand pendant l'attaque d'un torpilleur il ne montre pas seulement ses réactions corporelles caractéristiques<sup>73</sup>, mais fait littéralement dans sa culotte à cause de sa

<sup>71</sup> « Yo creo que una cosa es mentar al Cristo y otra distinta creer en Él. Porque lo que Cristo predicaba era que nos amásemos los unos a los otros. » (*MDH*, p. 394). Cette manière de raisonnement rappelle le réquisitoire du Rabino Chico dans *Las ratas* contre les meurtres commis au nom de la croix.

<sup>72</sup> Celui-ci estime plus les valeurs humanistes que les idéologies politiques : « La postura de papá Telmo era clara : ni la política, ni la religión, ni la guerra, eran causas suficientes para distanciar a un padre de su hijo. » (*MDH*, p. 407).

<sup>73</sup> « Su miedo era tan profundo que no advertía la presencia de sus compañeros ni las balas incandescentes de la ametralladora del *espardek*. En esta situación de pleno desconcierto, le sobrevino el ostento : el calambre chascó en la morra con la violencia de un cortocircuito y, acto seguido su cuerpo se electrizó, se convirtió en un acumulador de cargas encontradas que erizaban su cabello y escarapelaban su piel. Era como una energía incoercible generada por su propio terror. » (*MDH*, p. 433).

peur<sup>74</sup>. Le roman *Madera de héroe* termine ironiquement avec l'affirmation de Gervasio de ne pas être un héros dans le sens traditionnel ; il confesse à son ami Peter qu'il n'a pas seulement peur dans des situations particulièrement dangereuses, mais presque en permanence<sup>75</sup>.

### Conclusion

Comme on a pu le montrer, dans ce roman de 1987 Delibes a repris de nouveau de nombreux aspects de la Guerre Civile qu'il avait déjà traités isolément dans ses œuvres antérieures, pour les représenter cette fois-ci dans un tableau d'ensemble qui comprend aussi les années avant le début de la guerre en 1936. Sa critique des mythes du franquisme – surtout sa déconstruction de la prétendue « cruzada » – dans *Madera de héroe* pouvait être plus directe que dans toutes ses œuvres publiées jusqu'à la mort de Franco en 1975<sup>76</sup>.

Ce roman n'est pas un acte d'accusation contre une seule idéologie politique, mais une réflexion autant que possible impartiale sur des valeurs fondamentales de l'humanité comme la sincérité morale et le sacrifice personnel, que généralement on appelle « héroïsme » au temps de la guerre.

D'une part Delibes voulait évoquer les nombreux Espagnols morts inutilement entre 1936 et 1939, d'autre part il voulait aussi envoyer un message à ses contemporains de ne plus jamais permettre une telle lutte fratricide. Pour cette raison il a choisi comme épigraphe de ce livre les mots d'une pierre commémorative placée sur le terrain du camp de concentration de Dachau : « Recuerdo para los muertos ; escarmiento para los vivos... » (*MDH*, p. 8).

<sup>74</sup> « Un nudo caliente (la orina descontrolada) se derritió entre sus piernas, bajó caldeando las caras internas de los muslos, distendendiendo sus músculos. » (*MDH*, p. 433).

<sup>75</sup> « Gervasio, con ojos ausentes y sobrecogedora lucidez, le aclaró que estaba equivocado, que su miedo no era circunstancial, un miedo que hubiera desaparecido con los torpedos, sino que estaba instalado aquí (se hincaba con fuerza la yema del dedo índice en la frente) y ahí continuaría aunque viviese mil años. » (*MDH*, p. 434-435).

<sup>76</sup> Delibes lui-même a confirmé que la répression politique jusqu'à la mort de Franco avait freiné sa liberté d'expression littéraire : « La Guerra Civil era un tema que me rondaba desde que tuve que vivirla, desde mi adolescencia. Pero era un tema tabú durante muchos años. Y posteriormente ha habido un momento en que ese tema ha madurado y me ha pedido salida. » (*El mundo de Miguel Delibes*, p. 15).

### Bibliographie

Manuel Alvar, *El mundo novelesco de Miguel Delibes*, Madrid, Gredos, 1987.

Wolfgang Asholt, « Antonio Buero Vallejo : *Historia de una escalera* », dans *Das spanische Theater*, éds. Volker Roloff et Harald Wentzlaff-Eggebert, Düsseldorf, Schwann-Bagel, 1988, p. 406-419.

María Dolores de Asís Garrote, *Última hora de la novela en España*, Madrid, Biblioteca Eudema, 1996.

Gabriel Cardona, « Die Militäroperationen », dans *Der Spanische Bürgerkrieg*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1987, p. 296-407.

Miguel Delibes, *La sombra del ciprés es alargada*, Barcelona, Ediciones Destino, 2002 (<sup>1</sup>1947).

Miguel Delibes, *Mi idolatrado hijo Sisí*, Barcelona, Ediciones Destino, 2002 (<sup>1</sup>1953).

Miguel Delibes, *Las ratas*, Barcelona, Ediciones Destino, 2000 (<sup>1</sup>1962).

Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*, Barcelona, Ediciones Destino, 1999 (<sup>1</sup>1966).

Miguel Delibes, *El príncipe destronado*, Barcelona, Ediciones Destino, 1992 (<sup>1</sup>1973).

Miguel Delibes, *Las guerras de nuestros antepasados*, Barcelona, Ediciones Destino, 1997 (<sup>1</sup>1975).

Miguel Delibes, *S.O.S. (El sentido del progreso desde mi obra)*, Barcelona, Ediciones Destino, 1976.

Miguel Delibes, *El disputado voto del señor Cayo*, Barcelona, Ediciones Destino, 1997 (<sup>1</sup>1978).

Miguel Delibes, *Cartas de amor de un sexagenario voluptuoso*, Barcelona, Ediciones Destino, 1993 (<sup>1</sup>1983).

Miguel Delibes, *Madera de héroe*, Barcelona, Ediciones Destino, 1992 (<sup>1</sup>1987).

Ramón García Domínguez, *Miguel Delibes : Un hombre, un paisaje, una pasión*, Barcelona, Ediciones Destino, 1985.

Javier Goñi, *Cinco horas con Miguel Delibes*, Madrid, Anjana Ediciones, 1985.

Domingo Gutiérrez, *Claves de « Los santos inocentes » de Miguel Delibes*, Madrid, Ciclo Editorial, 1989.

Gabriele Knetsch, *Die Waffen der Kreativen – Bücherzensur und Umgehungsstrategien im Franquismus (1939-1975)*, Frankfurt/M., Vervuert, 1999.

Hans-Jörg Neuschäfer, *Macht und Ohnmacht der Zensur – Literatur, Theater und Film in Spanien (1933-1976)*, Stuttgart, Metzler, 1991.

Radio Nacional de España, *El mundo de Miguel Delibes*, Madrid, Programas de Cooperación Cultural, 1993.

Marisa Sotelo Vázquez, « 377A, *madera de héroe* : la ambigüedad del heroísmo », dans *Miguel Delibes – El escritor, la obra y el lector*, éd. Cristóbal Cuevas García, Barcelona, Anthropos, 1992, p. 303-314.

Thomas Stauder, « Miguel Delibes, *El disputado voto del señor Cayo* (1978) », dans *Romane in Spanien, Band 1 : 1975-2000*, éds. Thomas Bodenmüller, Thomas M. Scheerer et Axel Schönberger, Frankfurt/M., Valentia, 2004, p. 9-27.

Fernando Valls, « Los efectos de la historia : 377A, *madera de héroe*, de Miguel Delibes », dans *Miguel Delibes – El escritor, la obra y el lector*, éd. Cristóbal Cuevas García, Barcelona, Anthropos, 1992, p. 315-323.

Gudrun Wogatzke-Luckow, *Figuren und Figurenkonstellationen im erzählerischen Werk von Miguel Delibes (1947-1987)*, Genève, Droz, 1991.